



Qu'est-ce que traduire ? A propos des mots «conversion» et «péché»

Traduire n'est pas synonyme de trahir, c'est d'abord interpréter... C'est actualiser un texte en le transposant, en le faisant passer d'un contexte (passé) à un autre contexte (actuel), en le faisant parler, résonner autrement. Toute traduction opère des choix et prend des risques pour faire entendre différemment la richesse (la polysémie) des mots et les promesses non encore tenues d'un texte... Deux exemples :

I Luc 13,5 : « *Repentez-vous ou vous périrez* »...

A propos de l'effondrement de la tour de Siloé sur 18 personnes de Galilée (Lc 13, 1-5), Jésus, dans *The Chosen* (Episode 6 de la Saison 1), déclare à deux reprises à la foule qui l'écoute : « *Repentez-vous ou vous périrez* ». Relisons ce texte dans sa traduction habituelle (Bible de Jérusalem, Chouraqui et TOB) :

« *Ces personnes sont-elles plus **coupables** (fautives ou pécheresses) que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis, mais vous, si vous ne vous **repentez pas** (convertissez pas), vous **périrez** tous de même* » (Lc 13,4-5).

Mais les mots de ce texte peuvent être *traduits différemment* (je m'inspire en partie de la traduction de Frédéric Boyer dans : *Évangiles*, Gallimard, 2022, p. 37s.; 97s. A propos de l'art de traduire, cf. son interview : <https://www.pileface.com/sollers/spip.php?article2781>) :

« *Les 18 (Galiléens) sur lesquels s'est effondrée la tour de Siloé..., pensez-vous qu'ils étaient plus **en dette** (opheilètès = débiteur, redevable de) que tous les habitants de Jérusalem ? Non, mais je vous dis, si vous **ne changez pas** (metanoéo*) vous **marcherez à votre perte** (apoleisthè, futur de appolumai = périr ou marcher à sa perte), **de la même manière**.*

* On traduit habituellement metanoéo par « se repentir » ou « se convertir », mais ce verbe signifie aussi : « changer, changer d'avis, d'esprit, faire retour (au Dieu de l'Alliance), répondre de soi, de son existence ». La métanoïa n'est donc pas qu'un acte de repentance, de contrition, une demande de pardon. C'est un *appel au changement*, une transformation globale de la personne, une « *entrée en métamorphose* ».

Autrement dit : « *Si vous pensez que ces personnes sont mortes à cause de leurs fautes, erreurs et manquements (= péchés), alors vous faites fausse route... Vous aussi, vous marcherez (courrez) à votre perte. Il vous faut changer d'état d'esprit (modifier votre manière de voir les choses), renouveler votre cœur et votre intelligence* »...

II Mc 2,3-5/Mt 9,1-7/Lc 5,18-20 : «*Tes péchés sont pardonnés*»...

Dans les Evangiles, Jésus déclare à maintes reprises que les péchés d'une personne sont pardonnés (Mc 2,5 ; Lc 5,20 et 7,48 ; Mt 9,2, etc.). Ce qui était une prérogative de Yhwh seul (Ex 34, 6-7 ; Esaïe 43,25 ; Ps 130,4, etc.), Jésus l'assume et l'accomplit en son *propre nom*, sous sa *propre autorité*. Dans le monde religieux, juif et chrétien, les péchés sont souvent considérés comme des *fautes*, des *erreurs* ou des *transgressions* qui sont à l'origine de troubles et de maladies dont souffrent les humains. On pensait donc, en conformité avec le principe religieux de la « rétribution » (« *qui respecte les commandements divins et se comporte bien est récompensé ; mais celui qui les transgresse est sanctionné, condamné et puni...* ») que les atteintes à la santé (possession, lèpre, paralysie, cécité, perte de sang, etc.) étaient liées aux fautes et transgressions commises. D'où aussi l'existence de rituels de purification et de pardon des péchés tels que la fête juive du Grand Pardon, les prescriptions alimentaires ou les baptêmes destinés à purifier l'humain de ses fautes (cf. Jean le Baptiste). Par ces rituels, les humains étaient alors censés retrouver une forme de santé globale.

Dans l'Israël ancien, le « juste » espérait donc vivre de longues années, mourir comblé, entouré de nombreux enfants et d'abondantes richesses, signes de la bénédiction divine. S'il semble indéniable que les pensées et les comportements ne sont pas sans impact sur la santé psychique, physique et spirituelle, si nos actes engendrent parfois des conséquences dommageables à notre santé, il n'en reste pas moins que le « principe de rétribution » ne « marche pas à tous les coups »... Que de fois ne voit-on pas des « justes » atteints dans leur santé et des « injustes », au *bien-être flamboyant*, prospérer et s'enrichir ? Dans la Bible hébraïque, quelques auteurs ont tenté de nuancer ou réfuter ce principe, par exemple le livre de Job ou celui de Qohélèt (l'Ecclésiaste).

Lorsque Jésus déclare au paralytique : « *Va tes péchés sont pardonnés* », il effectue donc un **acte de libération**, réservé à Dieu seul (d'où l'accusation de blasphème proférée par de nombreux détracteurs). Le pardon des péchés signifie alors que les erreurs commises par l'humain, *supposées être à l'origine d'un trouble, d'une maladie* ou d'un *handicap*, sont levées, rendues inefficaces et qu'elles ne lui sont plus imputées. **Du coup, libéré de ses fautes, l'humain est comme guéri de ses maux** ; il retrouve une santé corporelle, psychique, spirituelle, communautaire et sociale : le malade, d'impur, de pécheur, d'exclu, de paria et de laissé pour compte, recouvre un statut de personne à part entière et entre à nouveau dans la communauté des vivants. Le pardon des péchés est à la fois un acte de *guérison*, de *libération* et de *réinsertion sociale*...

Toutefois, la traduction du mot grec « hamartia » par « péché » a inauguré une dérive morale et culpabilisante qui a traversé l'histoire du christianisme et de l'Occident. Alors que cette *proclamation du pardon des péchés* se voulait, dans le contexte de l'époque, un acte de *relèvement*, d'*allègement*, de *libération* et de *restauration* de la personne, elle est perçue, le plus souvent aujourd'hui, comme un *acte d'accusation*, sanctionnant *vices* et *défauts*, comme autant de *transgressions* et de *fautes morales*. Le péché est un fardeau qui accuse, culpabilise et accable l'humain et qui entache la condition humaine. Du coup, le péché désignera tel ou tel

comportement fautif alors qu'en son mouvement premier, il faisait écho à une certaine attitude de l'être humain devant Dieu et face à la vie. Si le Maître de Nazareth cherchait à libérer l'humain des erreurs que nous faisons tous dans l'apprentissage de la vie, si le pardon des péchés visait à désactiver le *potentiel invalidant* de nos erreurs et de nos errances, ce terme évoque, de nos jours, un *jugement*, une manière de mettre en avant l'incapacité et l'indignité morales de l'être humain.

C'est pourquoi, Frédéric Boyer, et d'autres commentateurs avec lui, propose une traduction du mot « péché » qui crée une distance d'avec nos représentations actuelles. Il substitue à la traduction habituelle, celle de « manques, manquements ou défaillances ». « Pécher » (hamartanô), c'est en effet **manquer, rater la cible, faillir, errer et se tromper de voie...** Si l'humain, dans ses actions et dans sa vie, rate la cible, manque le but ou la direction à prendre, ce n'est pas seulement par faiblesse, indignité, déchéance ou perversion, mais c'est en raison des limites propres à sa condition et des erreurs de jugement qui en découlent.

L'être humain est un être faillible et le « péché » désigne alors l'ignorance, le refus ou la *banalisation* de cette « **faillibilité** ». Ce n'est donc pas d'abord une *faute morale*, mais une manière *d'exister dans la vie*, une « posture » ou un « mode d'existence » qui revient à faire fi de ce que nous sommes en se considérant, par exemple, comme un « moins que rien » (je ne « vau rien ») ou, à l'inverse, comme un « sujet plein et entier (absolu) », irréprochable et infaillible, supérieur aux autres, en dette de personne... Le « péché » est moins un *manque de vertu* que le cumul de tous les manques qui *aliènent* notre existence, nous tiennent en captivité et nous empêchent d'accéder à notre véritable liberté et dignité et de reconnaître celles des autres.

Le rabbi de Nazareth ne cherchait donc pas à culpabiliser les personnes ; par sa parole et ses actes, il désirait mettre fin à leur statut de « non-personne », en apportant *sens* et *guérison* à l'existence défaillante de chacun/e. S'il dénonce ce qui nous emprisonne, s'il libère l'humain de ses manques, il le fait non en les effaçant et en les supprimant, mais en leur retirant leur aiguillon mortel, leur pouvoir aliénant et déshumanisant...

Dès lors :

« Qu'est-il plus facile de dire : Tes manques, tu en es libéré, ou dire Lève-toi et marche ? Et pour que vous voyez que le Fils de l'humanité a le pouvoir sur terre de libérer des manques, il dit au paralysé : Lève-toi, prends ton lit et retourne dans ta maison » (Matthieu 9,5-6).

« Et c'est en voyant leur confiance que lui, Jésus, dit au paralysé : tes manques, tu en es libéré ! » (Marc 2,5 ; Luc 5,20).

Vous avez des questions ? Vous pouvez poursuivre la discussion en contactant :

Jean-François Habermacher : jf.habermacher@bluewin.ch et

Catherine Guyaz : caguyaz@bluewin.ch

Penthalaz, le 29 février 2024/jfh